

Oraison Funèbre

# Oraison Funèbre

DU

## Président **AGUIRRE**

prononcée à Saint-Jean-de-Luz  
le 28 Mars 1960

PAR

### Son Excellence Monseigneur Clément **MATHIEU**

*Evêque d'Aire et de Dax*



1960

# **ORAISON FUNÈBRE**

## **du Président AGUIRRE**

prononcée à Saint-Jean-de-Luz le 28 Mars 1960

par **Son Excellence Monseigneur Clément MATHIEU**  
Evêque d'Aire et de Dax

---

Mes chers amis,

Si la mort est émouvante, même lorsqu'elle frappe, à coups tardifs, des vies longuement épuisées, combien n'apparaît-elle pas tragique, quand brusquement en quelques heures, elle arrache dans la maturité de ses 56 ans, dans la plénitude de ses forces intellectuelles et morales, dans l'exercice persévérant d'une lourde tâche, une vie promise à tous les succès professionnels, à toutes les ambitions civiles.



Nous voici rassemblés dans cette église, où déjà tant d'exilés basques sont venus se recueillir.

Le cadre religieux de cet édifice nous suggère que nous n'assistons pas ici à une réunion de politique partisane. Nous sommes ici pour prier ensemble, pour nous associer au deuil inattendu qui nous a frappés de stupeur, pour prendre part à l'épreuve d'une famille et de cette famille agrandie qu'est notre peuple, qui perd dans le président Aguirre le guide lucide, le serviteur éminent d'une cause à laquelle il a consacré toute sa vie.



En lui nous saluerons : le Basque, le chrétien.

### **LE BASQUE**

Ceux-là sont deux fois Basques qui le sont par la naissance et qui le sont devenus par les sacrifices consentis pour maintenir intacte leur fidélité à leur petite patrie.

Pour la plupart d'entre nous, la qualité de Basque est un don reçu de la Providence. Réception passive, sans nul mérite de notre part.

Mais il en est qui sont nés Basques et se sont faits Basques par l'exil accepté, par la perte de leur situation et de leurs biens, par l'abandon de tout ce qui leur était cher.

Pour eux, la qualité de Basque n'est pas seulement un don, c'est aussi une conquête. Conquête laborieuse. Elle s'est poursuivie dans des milieux qui ne les connaissaient pas, et parfois les méconnaissaient, les calomniaient.

Critiques injustes, mais qui avaient, sinon une excuse, au moins une explication, dans l'ambiguïté cruelle, dans l'ambiguïté tragique où deux partis opposés combattaient ensemble, parce que, ensemble, ils avaient été attaqués.

Ge fut à mes yeux un scandale de voir que pour accueillir les catholiques basques il n'y avait, du moins dans mon diocèse, que des groupements hostiles à leur religion.

C'est de ce scandale très vivement senti par mon cœur de Basque, mon cœur de chrétien et d'Evêque, c'est de ce scandale qu'est née « l'Association des Amis des Basques » dont j'ai assumé la présidence et dont un ami des Basques au cœur et à l'intelligence si vastes, le Cardinal Verdier, a accepté la présidence d'honneur.

Saint Vincent-de-Paul disait volontiers : « La vraie charité ferme les yeux et ouvre les bras ». Nous n'avions pas à fermer les yeux ; ils pouvaient regarder en face les exilés et les exilés n'avaient pas à baisser leurs yeux. Leurs chefs s'appelaient Aguirre, Leizaola, Monzon, Eliodoro de la Torre, qui, un jour, à Bilbao, m'accompagna dans un voyage sinistre jusqu'aux bateaux des otages sur le Nervion.

Le sénateur Pezet à qui le Gouvernement avait confié le soin des réfugiés, m'a dit : « Les seuls réfugiés dont je n'ai jamais eu à me plaindre, les seuls dont l'attitude a toujours été digne et correcte, ce sont les réfugiés basques ».

Nul ne s'en étonne de ceux qui savent que nos Basques exilés appartenaient plusieurs à une élite sociale, la plupart à une élite morale.

Dormez en paix, cher Président : les exilés ont été dignes de vous, dignes de l'engagement solennel que vous aviez pris et où s'associent, sans se contredire, la fierté du Basque et l'humilité du chrétien.

« Humble devant Dieu, debout sur la terre basque et sous l'arbre de Guernika, en invoquant la mémoire des aïeux, je jure d'accomplir ce mandat avec une entière fidélité. » Tous ceux qui vous pleurent aujourd'hui ont admiré cette fidélité.

Vous n'êtes plus, hélas, debout, mais vous serez bientôt couché sur notre terre basque, couché, non dans la fierté de votre station verticale, couché dans l'humilité du chrétien confiant en Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie : qui croit en moi, même mort, vivra ».

De cette terre basque l'exil avait séparé son corps. Mais cet arrachement de la terre natale avait fortifié, si possible, l'attachement de son cœur.

Son horizon basque l'a partout accompagné. Partout ! dans cette vie errante dont le moins curieux épisode n'est pas sa course de « Gernika à New-York, en passant par Berlin ».

Partout et toujours le Président a maintenu le défi poétique d'Arana Goiri :

*Euzkadî, Gure baratz kutuna  
Euzkera, bere lorea !  
Lore maite au, il nairik,  
etsaiak alper ari dira :  
Au ilko dunik ez da sartuko  
Iñundik Euskal Errira.*

Traduisons :

*Euzkadî, notre jardin chéri,  
La langue en est la fleur  
A tuer la fleur aimée  
l'ennemi travaille en vain.  
Son assassin n'entrera jamais  
dans notre Euskal Erri.*

Hélas ! il y est entré ! Mais la fleur aimée, la langue basque, le Président l'a cultivée avec amour. Elle n'a jamais quitté ses lèvres, parce qu'elle n'a jamais quitté son âme.

## LE CHRÉTIEN

Cette âme, elle avait été formée par une tradition basque profondément imprégnée de tradition chrétienne.

Deux traditions intimement mêlées, où la langue s'est montrée gardienne de la foi, et la foi gardienne de la langue.

La foi chrétienne a inspiré toute la vie du Président.

Je dis bien, toute la vie ! Non pas seulement dans sa durée trop courte, mais aussi dans toute son étendue : inspirant et dominant non seulement sa vie privée, mais aussi sa vie publique.

## L'HOMME PUBLIC

Il n'y a pas eu chez lui deux attitudes : l'attitude de l'homme privé soumis à la morale chrétienne et l'attitude de l'homme public soucieux de réalisme.

Nous savons ce que signifie ce mot : il exprime la position affranchie d'un homme soucieux non pas de moralité, mais d'efficacité, soucieux non pas de vérité et de justice, mais de succès, d'un homme indifférent aux choix des moyens et les choisissant en se préoccupant uniquement de la réussite poursuivie.

Ce dualisme si proche de la duplicité, le Président ne l'a jamais pratiqué.

Dans une notice que j'ai eue entre les mains, un bref exposé concernant la personnalité de l'éminent défunt concluait par ces mots : « Tal era el político y tal era el hombre ». L'homme public n'était pas autre que l'homme privé. Ils s'unifiaient tous les deux dans la même soumission aux lois apportées par le Christ.

Ses convictions chrétiennes, il les affirmait sans ostentation, mais sans faiblesse, devant les Cortes où siégeait une majorité « Frente Popular », caricature du front populaire français.

### 18 JUILLET 1936

J'étais à San Sebastian le 18 juillet 1936. L'atmosphère était orageuse. L'après-midi, j'avais récité les premières Vêpres de Saint Vincent-de-Paul et, quelques jours auparavant, dans la matinée du 15, un assassinat avait été commis à la sortie d'une Messe à l'église du Bon Pasteur. C'était la première étincelle d'un immense incendie qui devait brûler toute l'Espagne.

Déjà en octobre crimes et violences s'étaient multipliés.

Et devant ces atrocités, le jeune député Aguirre affirmait : « Notre position est bien nette... C'est une protestation contre la violence : « Le Christ ne prêcha pas la baïonnette, la bombe, ni l'explosif, pour conquérir les cœurs, mais l'amour... La sédition et la rébellion ne sont pas des armes chrétiennes. Nous condamnerons avec énergie, car nous devons les condamner, les incendies des églises, quel que soit le lieu, car notre foi est universelle. Nous condamnerons avec énergie, la mort de certaines personnes coupables uniquement d'avoir un certain caractère et une signification déterminée ».

« Nous resterons à côté des droites pour réaliser une tâche efficace contre la législation sectaire de la Constitution. Jamais, pour une révolution » !

## GAUCHE ET DROITE

Nous rencontrons ici le mot de droite opposé au mot de gauche que le jeune député appelle « une phraséologie ridicule ».

En Espagne anticléricale comme en France anticléricale, entre «izquierda» et «derecha», entre droite et gauche, la ligne de démarcation passe non pas par la question sociale, mais par la question religieuse. Le député des Cortes proteste avec vigueur.

« En plaçant le nom de Dieu dans le premier mot de notre devise, nous voulons affirmer par là... que dans cette phraséologie ridicule, nous avons pris une position définie. Nous sommes des catholiques virils et intégraux, d'un catholicisme sincère, non d'une sensiblerie malade. Si par droite on entend l'opposition aux progrès légitimes de la démocratie contre les pouvoirs obsolus, nous sommes « a la izquierda », à gauche. Si être de droite consiste dans l'identification de la religion avec un régime quelconque et non l'indépendance des deux pouvoirs, ecclésiastique et civil, dans leurs domaines respectifs, nous sommes de gauche... Mais, si au contraire, être de gauche consiste à lutter contre la famille, contre les principes sacrés de l'Eglise catholique dont nous professons les doctrines, dans ce cas, selon cette phraséologie que je considère comme ridicule, dans ce cas nous sommes de droite ».

Pour éclairer cette mise au point si précise, rappelo'ns certaines positions prises par des députés de droite en matière sociale. L'Eglise affirme le droit de propriété individuelle. Les biens terrestres ne sont pas à tous. Mais le droit de propriété n'est pas absolu. Car si les biens ne sont pas à tous, ils sont pour tous. Le droit de propriété n'est pas une fonction sociale, mais elle a une fonction sociale.

Les chrétiens contre lesquels s'élevait le jeune député catholique donnaient au droit de propriété un caractère absolu. L'un d'eux se déclarait prêt à passer au schisme si on appliquait les réformes préconisées par les Encycliques.

Devant un projet d'inspiration sociale présenté par un député, un opposant catholique de droite déclarait : « Cette réforme attaque la propriété, et il nous est indifférent d'être volés au nom du Christ ou au nom de Lénine » : et logique avec sa doctrine, un ex-ministre de droite concluait : « Contre l'avance marxiste, le seul remède est la Garde Civile », c'est-à-dire le fouet !

L'action sociale des Basques fut qualifiée par des Droites, de « nouvelle modalité de pharisaïsme », de « bigoterie démagogique », de « marxisme déguisé ».

## VIOLENCE SUBIE

Ami des réformes sociales, ennemi de la violence qui voulait résoudre par la garde civile les conflits sociaux et par les baïonnettes les conflits mondiaux, le Président fut cependant contraint à la violence.

Cette violence, il ne l'a pas voulue, il ne l'a pas cherchée, il l'a subie. Cette violence, les Basques ne l'ont pas choisie : c'est la violence qui a choisi les Basques et les a acculés à la défensive.

La guerre a toujours été une barbarie, mais la pire des barbaries est la guerre moderne parce qu'elle est une barbarie multipliée par la science.

Que dire d'une guerre civile qui leur ajoute l'horreur du fratricide ?

Il est à l'honneur des Basques d'avoir dans cette barbarie su faire luire un rayon d'humanité ou de charité chrétienne : lorsque les Franquistes ont conquis certaines positions, les vaincus avant de partir ont exécuté tous leurs otages. A Bilbao, pas un otage n'a été exécuté et M. Herbette, en ce moment-là ambassadeur à Madrid, m'adressait un télégramme de félicitations. Ce télégramme est à moi. Mais les félicitations ne sont pas à moi. Je les dépose sur le cercueil de celui qui les a méritées, de celui qui portait en ce moment-là sur ses épaules jeunes, le redoutable fardeau d'une guerre sauvage.

## UN TESTAMENT

Le Président a disparu.

Nous ne verrons plus sa silhouette robuste, nous n'entendrons plus cette éloquence vibrante qu'il a mise toujours au service de la vérité. Mais il nous a laissé une consigne et cette consigne est pour tous ses admirateurs et pour ses amis comme un testament spirituel auquel ils se feront un devoir de demeurer fidèles. Cette consigne la voici : elle fut donnée en 1935.

« Avant d'achever ces pages je voudrais atteindre le fond de l'âme de mes compatriotes pour leur donner un conseil qui peut se résumer ainsi. Réaffirmation des principes et en premier lieu : foi en Dieu unique, maître des destinées des hommes et des peuples. Car notre foi serait vaine si, dans notre cœur, il restait, même bien caché, un foyer de haine ».

Le Président savait que l'attitude des Basques ne serait pas bien comprise.

« Peu importe ! Nous pourrons toujours montrer la claire réalisation d'un mouvement singulier et complet qui, faisant chaque jour sa révolution, forme l'âme d'un peuple qui veut être libre, avec les éléments éternels que donne la conception chrétienne de la société.

« Faisant chaque jour sa révolution » ! Car, comme le disait Proudhon, la Révolution est éternelle. Il s'agit non pas toujours de changer les institutions, mais de se changer soi-même, parce que le royaume de Dieu est au-dedans de nous. Nous devons toujours nous convertir, parce que le monde ne cesse de nous pervertir.

Le Président a comparu devant le tribunal de Dieu : dans son cœur il avait éteint tout foyer de haine. Dans son esprit, il portait non pas des lambeaux de principes, mais des principes chrétiens non seulement affirmés, mais vécus dans sa vie privée aussi bien que dans sa vie publique. Quel rêve qu'une telle vie ! Ce fut le destin du Président !

Que ce rêve soit aussi le nôtre et tâchons d'en faire notre destin ! AMEN.



† CLÉMENT MATHIEU,

*Evêque d'Aire et de Dax.*

Imprimerie  
des



Cordeliers  
BAYONNE